l'aspic, l'enfant à la mamelle jouera sans danger avec le petit du serpent (Is. 11, 1-8).

Le serpent est une image qu'utilisent Prophètes et Sapientiaux ; Satan est une réalité. Serpent venimeux et sournois, il s'efforce de faire régner la mort sur la terre. Il mobilise dans ce but les forces de la nature et aussi les hommes qui se livrent à lui. Dieu l'y autorise dans la mesure jugée convenable par sa Sagesse ; il se sert de la méchanceté du Satan comme de celle des hommes.

> Vos desseins contre moi étaient pervers, mais Dieu s'en est servi pour le bien, afin de donner la vie à un peuple immense (Gen. 50, 20).

PUISSANCE DE NÉANT

Les traits sous lesquels l'Ancien Testament décrit les puissances du mal, ne diffèrent pas des produits spontanés de l'imagination humaine. Cauchemars des nuits sans sommeil, délire de la fièvre, peur de la mort, représentent sous forme d'animaux hideux les forces occultes contre lesquelles l'homme se sent impuissant. La psychologie et le folklore comparé ont ici droit de regard.

La Parole de Dieu s'empare du langage humain ; c'est pour *révéler* à l'homme son propre langage. Les puissances de mort sont des bêtes immondes, images de rêve enfiévré ; le Créateur lui-même entre en lutte avec ces monstres. Qu'est-ce que cela signifie ?

Notre théologie dit que Dieu a créé *du* néant, et elle corrige immédiatement ce *du*. L'Ancien Testament dirait plutôt que Dieu a créé *contre* le néant, et il n'est pas non plus dupe de ses formules [1]. Mais sa formule est riche d'enseignement. Au néant, à la mort est associé le péché. Le péché replonge la terre au sein de l'abîme, la ramène à l'état de désert, de tohu-bohu (Is. 6, 11s ; Jer. 4, 22-26), d'où l'avait tirée l'acte créateur.

C'est que toute créature est une volonté de Dieu : *Dixit et facta sunt* ; mais la créature libre a reçu le pouvoir de se réaliser elle-même en entrant dans le jeu de la volonté de Dieu sur elle :

> Quand Dieu au commencement créa l'homme,
> il le remit aux mains de son ravisseur,
> il le remit aux mains de sa volonté.

1. On peut rapprocher *servatis servandis* l'interprétation du poème babylonien de la création par R. LABAT, *o. c.*, p. 67 : « Ce n'est pas contre les eaux de la mer que se bat Marduk, mais contre *le principe d'anéantissement* que Tiamat personnifie dans le monde. » C'est nous qui soulignons.